

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS

Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 15.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.

Le prix des Abonnements est payable d'avance.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS

ANNONCES: la ligne... 20 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal.

BOURSE DE PARIS

Service gouvernemental

Table with 2 columns: Date (9 JANVIER) and Price (70 95)

Table with 2 columns: Date (10 JANVIER) and Price (71 40)

Service particulier du Journal de Roubaix

Table with 2 columns: Item (Actions Banque de France) and Price (35 25)

DEPECES COMMERCIALES

New-York, 10 janvier. Change sur Londres, 4,84 0/0

Havre, 10 janvier. Cotons: Ventes 4,500 b.

Liverpool, 10 janvier. Cotons: Ventes 20,000 b.

Manchester, 10 janvier. Marché fort.

New-York, 10 janvier. Cotons: 13 1/4.

ROUBAIX 10 JANVIER 1877.

Bulletin du jour

Nous voilà rentrés dans la vie parlementaire; c'est maintenant que vont commencer les difficultés pour M. Jules Simon

trouvera pas dans la Chambre de plus ardent adversaire que l'ex-dictateur de Bordeaux.

Pour le moment, laissons de côté la politique, pour aborder un autre ordre d'idées non moins douloureux.

L'Épargne française vient encore d'être éprouvée par une catastrophe financière qui cause de grandes ruines et dont on ne saurait, dès à présent, calculer toutes les conséquences.

La Bourse est une roulette bien autrement dangereuse que celle de Bade et de Monaco.

Plus que jamais, la prudence s'impose à l'Épargne. A part les rentes et les titres de chemins de fer français

toires dont il faut se défier; les capitaux français feront bien d'y regarder à deux fois avant de s'y engager.

La politique religieuse de la gauche

JUGÉE PAR UN RADICAL ANGLAIS.

Le Spectator, journal ultra libéral et anti-chrétien d'Angleterre, vient de porter, sur la conduite de nos républicains à l'égard du clergé, un jugement sur lequel il convient d'appeler l'attention de nos lecteurs.

« Si les républicains, dit le Spectator, voulaient, comme nous en Angleterre, se débarrasser d'une Église d'État, nous regarderions leur politique actuelle comme mesquine, mais au moins nous pourrions la comprendre... »

« Mais la majorité des républicains français, du moins parmi les modérés, ne sont pas des fanatiques de cette espèce; ils ne désirent pas mettre fin aux relations existant actuellement entre l'Église et l'État en France.

« Nous ne sommes nullement étonnés que les républicains ne plaignent pas la condition du clergé français. La seule chose qui nous étonne, c'est que cette condition ne devienne pas pour eux un sujet d'alarme.

inférieure, sous ce point de vue, à leur existence actuelle. Mais, puisqu'on ne peut pas se débarrasser du clergé, il resterait à se le concilier.

« La République n'a pas assez de partisans en France pour qu'elle se permette de gâter le cœur des ennemis nouveaux... »

« Les gens qui ne partageraient pas ce point de vue n'ont qu'à rechercher les causes de l'impopularité dont était frappé naguère le gouvernement de M. Gladstone.

« La cause la plus fertile en mauvais résultats fut certainement l'économie que ce gouvernement voulut réaliser dans l'administration civile.

« Les millions s'apercevaient à peine de la diminution des impôts, tandis que la diminution des appointements était radicalement sentie par ceux qui en étaient les victimes.

« La même chose se passe vraisemblablement en France à l'heure actuelle. Les paysans entendent dire que tel prêtre qu'ils connaissent, et dont ils connaissent la famille, s'est vu refuser par la majorité républicaine le bien-être qu'il était en droit d'espérer.

« Le premier résultat de cette crainte, de cette terreur, semblerait être de porter ceux qui en sont possédés à se demander: « Que pouvons-nous faire pour nous débarrasser de nos adversaires? »

Affaires d'Orient.

On lit dans l'Union:

On se préoccupe beaucoup, à Versailles, du langage qu'aurait tenu Sadyck-Pacha, ambassadeur de Turquie à Paris, qui vient d'être appelé à Constantinople.

Sadyck-Pacha aurait déclaré que la Turquie s'en tiendrait à la Constitution qui vient d'être promulguée, et ne ferait aucune concession en dehors des dispositions de ce nouvel acte constitutionnel, émané de sa propre autorité.

L'ambassadeur ottoman aurait ajouté que son pays était prêt à la guerre qu'il avait des ressources énormes en soldats et en canons, et n'hésiterait pas à s'en servir pour défendre son indépendance et son honneur.

On rapproche ce langage de l'analyse donnée ce matin par le Constitutionnel d'une brochure publiée à Constantinople sous les auspices de la Porte.

Le National prétend qu'il est question d'une proclamation du sultan, adressée aux volontaires. Quand le moment sera venu, le Sultan se mettra à leur tête.

L'envoyé roumain a remis hier à la Conférence une note contre l'article 9 de la Constitution en ce qui concerne la Roumanie. Celle-ci entend rester indépendante et en dehors de la constitution ottomane.

Le Temps reçoit des détails intéressants sur la situation de l'armée russe dans la Bessarabie. Cette armée se compose de quatre corps d'infanterie ayant chacun deux divisions; de quatre divisions de cavalerie, de douze régiments de cosaques; l'artillerie dispose d'environ 400 pièces de canon de campagne, les équipages de ponts sont au nombre de quatre. L'effectif de cette armée est d'environ 140,000 hommes, dont 12,000 cavaliers.

Le personnel et le matériel de cette armée sont bons, les soldats sont assez bien habillés, bien armés, et la cavalerie est très bien montée; les cosaques forment une excellente cavalerie légère. Les attelages de l'artillerie sont très-beaux, mais l'administration laisse beaucoup à désirer. Le train des équipages fait entièrement défaut dans l'armée russe. Les hôpitaux de campagne sont déjà constitués, trente devant suivre l'armée, sur ce nombre neuf fonctionneront déjà, trente autres hôpitaux resteront sur les derrières de l'armée.

Le bulletin de la santé du grand-duc Nicolas, commandant en chef de l'armée russe du sud, annonce que ce prince se sent beaucoup mieux et que les fonctions de l'organisme reviennent peu à peu à leur état normal.

Constantinople, 9 janvier.

Il est possible que la séance de demain soit ajournée, les Turcs désirant préparer une entente sur les bases du projet Andrassy.

SENAT

(Session ordinaire de 1877.)

Séance du 9 janvier

Présidence de M. GAULHIER DE RUMILLY, doyen d'âge.

La séance est ouverte à deux heures un quart.

M. LE PRÉSIDENT déclare, aux termes de l'article 1er de la loi constitutionnelle de 1875, que la session ordinaire du Sénat pour 1877 est ouverte.

M. LE PRÉSIDENT invite MM. Lacave-Laplagne, Vandier, de Rosamel, le comte de Saint-Vallier, de Colombet, Scheurer-Kestner, à prendre place au bureau en qualité de secrétaires provisoires, comme étant les plus jeunes membres de l'Assemblée.

M. LE PRÉSIDENT prononce l'allocution suivante: MM. Les sénateurs, c'est pour la deuxième fois que le privilège de l'âge m'attribue l'honneur de présider le Sénat.

La session qui s'ouvre en ce moment, conformément aux prescriptions de la Constitution, sera d'un haut intérêt pour le pays par l'importance des graves questions qui doivent être examinées et qui seront résolues par la patriotisme de deux grandes Assemblées.

Lorsque je vois réunis dans cette enceinte tant d'hommes d'expérience, tant de notabilités représentant nos armées, les sciences, les lettres, l'agriculture et l'industrie, la magistrature et le barreau, j'ai la conviction que le Sénat écouterait dans l'examen de ces graves questions que la raison et la sagesse.

Moderateur des pouvoirs publics, le Sénat sera aussi l'interprète expérimenté et vigilant des besoins réels du pays, et des progrès reconnus nécessaires.

Dans le cours de ma longue carrière parlementaire et de ma vie politique, qui est de près de soixante années, j'ai vu tomber tous les gouvernements qui ne tenaient aucun compte de l'opinion publique, s'éloignant, mais en vain, de résister à la puissance de cette opinion, et j'ai vu, au contraire, ces grands corps de l'État qui conformaient leur résolution aux sentiments et aux besoins exprimés par le pays augmenter leur crédit et leur influence.

Les grandes leçons de l'histoire contemporaine ne seront pas perdues au temps où nous vivons. (Vifs applaudissements à gauche.) Dans les premiers moments de la mise en pratique d'institutions nouvelles, il est naturel que des incertitudes, des tâtonnements se fassent sentir avant d'arriver à une direction régulière et constante; mais l'harmonie entre les pouvoirs publics s'établit bientôt par le désir mutuel de l'apaisement et par l'amour du pays.

Chacun de ces pouvoirs, en reconnaissant les limites de ses droits, évitant les conflits et ne fournira pas à ceux qui critiquaient naguère l'établissement d'une seule Chambre, à cause de son omnipotence sans contrôle, l'occasion de décrier l'institution de deux Assemblées en prétendant que c'est trop de deux Chambres puisqu'elles intentent l'une

En leur répondant à voix basse, il le reconduisit jusqu'à la grille. Après lui avoir serré la main d'un air de commiseration plus ou moins cordiale, tour à tour ils se retirèrent.

Déjà le jeune médecin s'en retournait vers la maison. La tante Brigitte se montra à l'entrée du berceau: « Pascal... mon enfant... qu'y a-t-il donc? »

« Ma tante... monsieur l'abbé... mademoiselle Thérèse... Ah! je me souviens... mais qui aurait pu prévoir... mon père... mon pauvre père... un grand malheur! »

« Il se cachait le visage dans les mains; les sanglots avaient étouffé sa voix. « Parle! reprit la tante Brigitte après un silence, explique-toi, mon ami... ce malheur, quel est-il? »

« Mon père était parti ce matin pour Pont-Audemer... et, malgré notre avis, sur un nouveau cheval, un cheval dangereux. Tout à l'heure, en descendant la côte, ce cheval s'est emporté... une chute terrible! »

« Tu père est blessé? » — Oui. — Dangereusement? — Il s'est cassé la jambe. — Oh! mon Dieu! ce pauvre docteur... mais je veux le voir. — Dans un instant, ma tante. La douleur, la fatigue... Il vient de s'assoupir... et moi-même, vous l'avouerez-je? j'ai besoin d'un peu de répit pour me remettre. »

Thérèse s'avança. « Monsieur Pascal, demanda-t-elle timidement, cette fracture est donc bien dangereuse... »

« Hélas! oui, mademoiselle! je crains beaucoup. Quant à mon père, son idée fixe est qu'il faudra lui couper la jambe... et il se dit que ce soit moi, moi-même qui pratique cette opération... Ah! rien que d'y songer, je me sens mourir! »

« Monsieur Pascal, reprit la jeune fille avec plus d'assurance, je vous demande pardon de me prononcer ainsi... mais dans la famille Ysabeau c'est un principe traditionnel que jamais, hormis dans les cas de blessures par les armes à feu, jamais une amputation n'est nécessaire. »

« Et vous, Pascal regarda Thérèse. « On s'y connaît, dans la famille Ysabeau, » déclara la tante Brigitte. Le vieux prêtre ajouta: « On a l'expérience qui provient de la tradition, et ce je ne sais quoi d'ineffable que Dieu parfois donne à ses élus! »

« Eh bien! dit-elle, cette fracture, mon père et moi nous l'avons réduite... et, grâce à Dieu, le père Leday marche comme auparavant. »

« Le vieux prêtre avait levé les yeux au ciel. Dans son regard on pouvait lire cette pensée: « Mon Dieu! vous permettez ces rapprochements, afin d'abaissier l'orgueil devant la simplicité de la foi! »

Thérèse reprit: « Ne pourrais-je juger par moi-même, et me rendre un compte exact...? » — Non! se récria tout d'abord le jeune homme, oh non! c'est impossible... »

« La tante Brigitte et l'abbé l'interrompirent en même temps. « Il le faut! dirent-ils tous les deux. — Mais songez donc... — C'est peut-être un secours inespéré que le ciel vous envoie... ne le refusez pas! »

« Soit! répondit enfin Pascal, que le regard surtout de Thérèse avait convaincu, j'accepte... mais vous connaissez mon père... il faut agir prudemment. Entrez au salon. Je vais lui faire prendre une potion soporifique... et lorsqu'il sera plongé dans un profond sommeil, je viendrai vous chercher. »

Cet arrangement adopté, le fils s'empressa de retourner auprès de son père. Après quelques tours dans le jardin,

Thérèse, la tante Brigitte et l'abbé montèrent au salon.

« Quant à la jeune fille, assise à l'écart, les mains jointes sur ses genoux, le regard levé vers le ciel, elle priait.

« Suivez-moi sans bruit! » dit-il. Le docteur Cauvain avait été déposé dans son cabinet de travail, au milieu même de la pièce, sur un large divan transformé en couchette.

« La lampe que tenait Pascal éclairait seule la vaste pièce, sévèrement meublée en vieux chêne. Ça et là des armes anciennes, des faïences rouennaises, de rares émaux, toutes sortes de curiosités archéologiques. Le docteur était un des plus renommés antiquaires de la Normandie.

D'avance, la jambe cassée avait été mise à découvert. Pascal en approcha la lumière, l'abritant de son corps du côté de la tête du blessé, qui se trouvait rester ainsi dans l'ombre.

« La fille du rebouteur vint s'agenouiller près du divan. Elle examina longuement la fracture; elle y promena ses blanches mains intelligentes; puis se redressant tout à coup, avec la joie contenue d'une pleine conviction, elle dit: « Si vous daigner me venir en aide, monsieur Pascal, il en sera du docteur

Cauvain comme du père Leday... J'en réponds! — Mais il se réveillerait! — Assurément. — Alors, jamais il ne consentira... jamais! »

« Il y eut un silence. — L'abbé l'y déciderait peut-être? » proposa la tante Brigitte.

« Le vieux prêtre secoua la tête d'un air incrédule. On se le rappelle, il ne croyait guère à son influence sur le docteur Cauvain.

« Tout à coup Pascal se frappa le front, comme illuminé d'une inspiration soudaine.

« J'essayerai, moi! dit-il, j'essayerai... sinon de le convaincre par mes prières, au moins de l'abuser par la ruse. Revenez demain matin, Thérèse... et d'avance soyez bénie... à demain! »

CHAPITRE XIII

L'IDEE DE PASCAL

Vers le matin, comme les premiers rayons du soleil se glissaient jusqu'au chevet du blessé, ils réveillèrent.

« Ah! te voilà mon garçon... Eh bien! tout est-il prêt? — Oui, mon père... mais j'ai l'espérance de pouvoir vous épargner l'extrême ressource de l'amputation.

« — Ce que signifie que tu te crois plus fort que moi?... Au fait, je ne suis

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 11 JANVIER 1877.

13

LA

Fille du Rebouteur

CHAPITRE XII

CATASTROPHE.

(Suite.)

Chose étrange! cette demeure, d'ordinaire si riante, avait je ne sais quel aspect sinistre et de mauvais augure. Il en sortait un bruit confus, mêlé de voix fiévreuses et de douloureux gémissements. Quelques groupes stationnaient devant la grille toute grande ouverte; quelques amis dans les allées du jardin, sur le sable desquelles se remarquait l'empreinte de piétinements nombreux. Il y avait une civière sur le perron. Les domestiques couraient çà et là, portant divers objets de literie, mais dans un grand trouble et comme ayant à peu près perdu la tête.

Nos trois visiteurs, tout d'abord étonnés, craignant que leur démarche n'arrivât mal à propos, s'étaient prudemment retirés à l'écart sous un berceau de clématites et de chèvre-feuilles.

Tout à coup Pascal Cauvain parut sur le perron, très-agité, très-pâle, et, du geste, congédiant les amis qui semblaient avoir attendu des nouvelles.